

Les chroniqueurs du présent

Colette Braeckman

Autant la citoyenneté des journalistes est évidente (le monde a toujours eu besoin de témoins, qui fournissent la « matière première » qui nourrira les analystes sinon les historiens), autant mettre en avant cette citoyenneté demeure un pari risqué.

En effet, difficile et paradoxale est la tâche des chroniqueurs du présent : ils doivent rapporter les faits de l'actualité, les rendre compréhensibles à leurs concitoyens, décrire le contexte, les protagonistes, voire anticiper sur les conséquences. Mais il est aussi exigé d'eux qu'ils ne prennent pas parti, qu'ils affichent une certaine impartialité, ce que le fondateur du quotidien *Le Monde*, Hubert Beuve Mery, appelait naguère le « point de vue de Sirius ». Comment concilier cette exigence professionnelle, bien réelle dans des journaux dits « généralistes », c'est-à-dire ne se présentant guère comme des organes militants, des porte-paroles de partis politiques ou de mouvements syndicaux ou sociaux, mais visant un public large et partagé ? Comment demeurer fidèle aux exigences de la citoyenneté ?

La première, sinon la seule issue est peut-être le témoignage. Privilégier la chose vue, les « petits faits vrais », modestes en apparence mais qui disent tout, ou presque. Donner la parole aux puissants, aux élus de tout bord, à tous les acteurs de la pièce. Mais aussi aux autres, aux passants sur le trottoir, aux techniciens dans les coulisses du théâtre, à ceux qui n'ont pas obtenu de ticket d'entrée ou n'ont même pas imaginé qu'ils pourraient trouver place ou être entendus. Au milieu de ce foisonnement du réel, le journaliste peut tracer des pistes, donner des outils de compréhension, proposer des lunettes de vision, à condition qu'elles ne soient pas teintées... Cheminer non loin de ses lecteurs/auditeurs/télespectateurs, partir de ce qu'ils savent, de ce qui les intéresse, aller du connu vers l'inconnu, proposer des pistes et suggérer de les parcourir ensemble.

Il n'y a pas de sujets sans intérêt, il n'y a que des journalistes paresseux ou blasés. A l'instar de ces mauvais cuisiniers qui ne suscitent plus guère ni le rêve ni l'appétit, il peut arriver que des journalistes fatigués s'avèrent incapables de susciter le désir de mieux comprendre, de mieux découvrir

des mondes, proches ou lointains. Incapables d'expliquer des matières complexes, d'aborder des sujets supposés inconnus, ou d'un abord trop difficile, d'enrayer le penchant naturel vers la paresse et la facilité.

C'est là qu'intervient l'équipe : le journalisme est rarement un exercice individuel. Sans les autres, le reporter n'est rien, et en réalité la signature n'a qu'une importance relative. Car en amont, en aval, il y a du monde. Des chefs bien sûr, qui proposent des sujets, tranchent, décident in fine, et parfois assument des coups qui ne leur sont pas destinés mais qui les obligent tout de même à prendre leurs responsabilités. Il y a surtout les collègues : ils évaluent les idées avancées, se prononcent sur la véracité des faits, suggèrent les améliorations de la forme, coupent, s'il le faut, les digressions inutiles et ramènent des éclaircissements en songeant au lecteur qui pourrait se perdre dans les détails ou les méandres de la pensée.

Il y a les metteurs en page, les correcteurs, les artisans, qui jusque tard dans la nuit réaliseront le produit fini qui se retrouvera dans les kiosques à l'aurore.

Sans ce monde-là, qui l'épaule, le critique, le stimule, prolonge son travail le journaliste ne serait rien qu'une toupie individuelle qui tourne, roule, tombe, se relève mais finalement ne va pas loin. Faut-il dire que l'ultime sanction est celle du public : il ne comprend pas et se détourne. Il n'est pas conquis, la séduction ne joue pas, et il s'en va. Puisqu'il estime « ne pas en avoir pour son argent », sinon pour son effort de lecture, il se replie sur le gratuit, grapillant ce qu'il peut, avec un curieux sentiment d'incomplétude qu'il guérira en recourant aux réseaux sociaux qui lui proposeront le dernier mot, le dernier carat de ce qu'on appelle désormais le buzz...

Autrement dit, avec les autres, aux yeux des autres, le journaliste n'est en apparence pas engagé, mais en réalité, ce métier absorbe sa vie ; le réel le consume, et aussi le goût des rencontres proches ou lointaines, des peines et des problèmes, que l'on ne se lasse jamais de découvrir, de raconter. Dans le cas des guerres, le journaliste doit quelque fois mettre un visage sur l'innommable, qualifier l'injustice, dénoncer les responsables. Se faire des ennemis. Mais même face à ses adversaires, oui grâce à eux, il n'est jamais seul : ses collègues et compagnons sont là, le public, auquel il est redevable, l'attend.

Et s'il a veillé à demeurer fidèle aux faits plutôt qu'à ses propres idées, à présenter un éventail plutôt qu'une voie unique, il peut espérer que l'histoire reconnaîtra sinon sa clairvoyance (car l'erreur ne cesse jamais de guetter) mais, au minimum, l'honnêteté intellectuelle dont il a tenté de faire preuve.